

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 10

Artikel: A la campagne : visite de Mme L. à son amie
Autor: Desbois
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-194170>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que trésor à garder dans ces asiles de la misère, et leur couloir sombre mène à un escalier obscur comme un puits de mine. Dans ces escaliers, qui servent de waterclosets aux locataires et aux passants, les eaux grasses tombent en cascades le long des marches.

Parfois le « tout à l'égout » a été organisé au moyen d'un conduit de descente extérieur. Mais ces tuyaux engorgés se rompent volontiers à mi-hauteur, et leur contenu malodorant s'épand en nappe le long des murailles, sans que personne en soit incommodé.

Ce que peuvent être ces chambres suintant l'humidité, exhalant des vapeurs nitreuses et ammoniacales, presque sans meubles, où toute une famille s'entasse la nuit sur de misérables paillasses de varech, on le devine.

L'étage supérieur et la terrasse, où sont construites de vraies huttes de sauvages, en planches, couvertes de planches grimpantes, sont seuls habitables. Il semble que le soleil y atténue la misère. Mais c'est dans les *bassi* de ces maisons, dont le rez-de-chaussée est souvent en contre-bas, dans les *locande*, où l'on couche pour deux sous la nuit, qu'on se rend compte de tout ce que peut supporter l'homme sans périr. Aucun animal n'aurait une égale force de résistance. »

Les plaisirs de la bouche.

M. Victorien Maubry, dans un compte-rendu de l'Exposition culinaire, qui vient de s'ouvrir à Paris, fait une curieuse comparaison entre l'alimentation actuelle et celle du bon vieux temps :

On sait que les assiettes et les fourchettes furent longtemps inconnues en France. Les assiettes, en effet, étaient encore chose rare au quinzième siècle; quant aux fourchettes, elles s'introduisirent chez nous vers 1600, et leur emploi ne se généralisa guère avant le dix-huitième siècle. Au moyen-âge, la fourchette à deux dents, ou petite fourchette, était un objet de luxe; Jeanne d'Evreux en possédait une, Charles V, neuf; son successeur n'en avait que trois.

Pour réunir les convives, on sonnait du cor, on « cornait l'eau », privilège accordé aux seuls gentilhommes. Maitres et domestiques avaient pour habitude rigoureuse de se laver les mains avant et après chaque repas. Si l'eau venait à manquer, on n'hésitait pas à se servir de vin. Les plats, au lieu d'être, comme aujourd'hui, servis séparément, étaient réunis en un seul, qui prenait le nom de mets; les rôtis superposés constituaient un mets, dont les sauces, fort variées, se servaient à part. Les Américains du Nord agissent encore ainsi : ils entassent dans leurs assiettes tout ce qui se trouve à leur portée.

Les mets solides étaient présentés sur des tranchoires, épais morceaux de pain bis, coupés en rond, que l'on finissait par manger après qu'ils avaient été imprégnés des différentes sauces; les mets liquides, les potages, mangés en premier, se servaient dans une

petite écuelle, à moins que chaque convive, à tour de rôle, selon sa qualité, ne puisât dans le plat avec sa cuiller :

Jadis le potage on mangeait
Dans le plat, sans cérémonie,
Et sa cuiller on essayait
Souvent sur la poule bouillie.

Rois et princes, bourgeois et manants, tous mettaient la main au plat et mangeaient avec les doigts. Les gens bien élevés — il y en a toujours eu — ne devaient prendre le morceau qu'avec trois doigts. Deux ou trois couteaux suffisaient pour toute une table, chacun empruntant celui de son voisin. Au commencement de notre siècle même, dans certaines provinces, et dans les plus grands dîners, on priait la plus jolie femme de bien vouloir retourner la salade « avec ses belles, ses blanches mains. » Elle ne pouvait refuser cet honneur.

Ces détails expliquent le soin avec lequel les invités se lavaient les mains immédiatement avant le repas. Ajoutons que, dans tout l'Orient, on mange encore uniquement avec « la fourchette du père Adam ». Louis XIV est le dernier souverain français qui ait mangé avec les doigts. Par exemple, il n'était pas convenable de se les lécher...; aussi, renouvelait-on les serviettes pendant le cours du repas. Les nappes étaient également mises à contribution par les doigts embarrassés.

Les verres étaient non moins rares que les fourchettes, assiettes et couteaux. Les carafes et les bouteilles n'apparaissent sur les tables que vers 1760; jusque-là, elles restaient sur les buffets, où les serveurs allaient les prendre, et souvent, — nos pères étaient de rudes buveurs, — pour verser à boire dans le verre ou la coupe que l'on se repassait de main en main, non sans un certain cérémonial. On disait alors, non pas porter un toast, mais pléger, pour indiquer que l'on buvait à la santé de quelqu'un. Parfois, on vidait autant de verres qu'il y avait de lettres dans le nom de la personne à qui l'on rendait hommage... L'hiver surtout, on buvait tiède.

Dans ce temps-là, on appelait entremets (qu'on écrivait entre-mets) les spectacles et divertissements que s'offraient les riches pour accompagner leurs festins. L'expression « mettre le couvert » vient de ce que les plats étaient servis couverts. Avant d'offrir un mets aux convives, on le découvrait, et le serviteur, pour s'assurer qu'il n'était pas empoisonné, en faisait l'essai, soit en le goûtant, soit en le touchant avec un des nombreux objets regardés alors comme d'infaillibles préservatifs : langues de serpents, corne de licorne, crapaudine, agathe.

A la campagne.

Visite de M^{me} L. à son amie.

M^{me} L. n'a pas l'air content. Soupire-t-elle peut-être après le retour du printemps, après les fleurs écloses et leurs parfums aimés?... A-t-elle quelque sujet d'inquiétude, quelque chagrin?... Je ne sais.

Quoi qu'il en soit, elle fait un bout de toilette et place son tricotage dans un petit panier, tout en marmurant : « C'est à n'y plus tenir; l'ennui me gagne et rien ne pourra m'empêcher

d'aller faire une petite visite à M^{me} B., qui a toujours quelque chose d'intéressant à dire. »

Après avoir trostiné un instant à travers le village, avec son tricotage au bras, M^{me} L. se trouve installée en face de son amie, qui l'a fait asseoir sur son meilleur siège, une grande chaise de l'ancien temps, qui, après avoir servi de fauteuil à plusieurs générations, vient d'être tout fraîchement remboursée.

— Comment, c'est vous? ah! que je m'attendais peu à un si grand plaisir! Pourquoi, chère amie, ne venez-vous pas plus souvent, surtout quand vous avez de l'ennui? De tout ce qu'on pourrait imaginer pour se remonter le moral, rien ne vaut quelques instants de conversation avec quelqu'un qui vous comprend... De mon côté, je suis bien aise aussi que l'occasion se présente de vider un peu mon cœur, car ces temps j'ai bien des causes de tourment. Vous savez ce qui en est : quand on a un mari, la vie n'est pas rose!... Le vôtre, suivant ce que vous me racontez, vous fatigue en restant toujours à la maison; il ébranle vos nerfs en remarquant tout ce que vous faites, en ayant constamment l'œil sur vous, en vous suivant partout comme votre ombre. Eh bien! chez moi, c'est exactement le contraire qui m'ennuie; le mien n'est jamais à la maison qu'à l'heure des repas, et encore!

Ah! vous êtes bien heureuse de ne pas savoir ce que c'est que cette affreuse politique : quand ils se la mettent en tête, ils ne sont plus bons à rien que pour voyager; ce sont des courses, des allées, des venues à n'en pas finir, surtout au moment des votations.

Je ne comprends vraiment pas leur acharnement à vouloir qu'on vote pour eux. C'est inouï!...

Vous voyez que chacun a ses peines et je ne vous ai pas raconté toutes les miennes. Voilà ma Louise qui a déjà l'intention de se marier, et c'est toujours, cela va sans dire, à la pauvre mère à se mettre en souci. Pensez aux tracas que le trousseau de ma fille va me donner!... Autrefois ce n'était rien de se mettre en ménage; il n'était pas tant question de présents et de bijoux; le futur époux achetait à sa promise un psautier à fermoir d'argent, qui servait d'anneau de fiançailles; puis on se croyait riche avec une table et quelques chaises, qui souvent avaient perdu leur air de jeunesse. Une douzaine de draps, de nappes et d'essuie-mains, filés et tissés à la maison, suffisaient aux jeunes époux.

Pour orner la chambre, il y avait, d'un côté, un miroir à bords de bois noir ou brun, qui n'embellissait pas les visages, au contraire, mais qui ser-

vait cependant à prouver aux ménagères qu'elles ne rapportaient pas de la cuisine de désagréables peintures.

En face du miroir était suspendue une horloge, dont on remontait chaque soir les poids en plomb attachés au bout de deux ficelles. Lorsque l'horloge s'arrêtait, on ne la portait pas à l'horloger, mais le père de famille la dépendait, soufflait la poussière qui se trouvait à l'intérieur, puis graissait soigneusement chaque rouage avec une barbe de plume d'oie trempée dans un peu d'huile. C'était un plaisir d'entendre ensuite le balancier reprendre ses fonctions d'un ton clair et joyeux !

Aujourd'hui on frémit en pensant à tout ce qu'il faut aux jeunes ménages : des douzaines et des douzaines de linge de toute espèce; absolument rien que des meubles neufs, et, au lieu du rouet qui faisait le bonheur de nos grand-mères, on achète une machine à coudre qui, le plus souvent, dort sous son cofret brillant.

Il faut glaces à bords dorés, s'il vous plaît, pendules, que les jeunes appellent des régulateurs, et qui, lorsqu'ils ne sont pas arrêtés, marquent l'heure en avance ou en retard; et tant d'autres choses !

M^{me} L., qui a bien écouté son amie, s'aperçoit que l'après-midi est bientôt passé. Son visage, pendant qu'elle écoutait les remarques de son amie, a repris son expression habituelle de tiède contentement, et l'on peut supposer qu'elle a fait une provision de calme pour rentrer sous la surveillance conjugale. On peut supposer aussi que si elle sent un jour ses nerfs s'irriter de nouveau, elle n'hésitera pas à user du remède souverain : une visite à M^{me} B., qui a bien ses peines, aussi !

M^{me} DESBOIS.

Une foule énorme se pressait à l'Eglise de St-François aux deux grands concerts du *Chœur d'hommes*, de vendredi et samedi dernier.

La *Lyre et la Harpe* a été rendue avec beaucoup de finesse et de compréhension.

Nous avons retrouvé dans cette œuvre toutes les qualités qui font de Saint-Saëns un des grands compositeurs actuels. Les voix y sont supérieurement traitées et les teintes orchestrales, d'une touche harmonieuse et discrète, y ajoutent un coloris et un charme pénétrants. La cantate *Anne de Juvalta* déceut un compositeur qui n'est pas encore en possession de tous ses moyens, mais qui, néanmoins, montre des qualités très réelles; les voix, dégagées d'une orchestration, trop touffue à notre avis, auraient témoigné que M. Langenhan est un chaud partisan de la mélodie et que celle-ci n'est point chez lui banale ou vulgaire.

M^{me} Ketten, soprano, M^{lle} Ketten, contralto, M. Eternod, ténor, et M. Vals, basse, se sont tirés vaillamment de leur partie, pénible parfois. Nous regrettons que M. Eternod et M^{lle}

Ketten, qui se sont encore produits, le premier dans une *Prière du Cid*, de Massenet, et la seconde dans un *Air de la Passion*, de Bach, n'aient pas choisi des morceaux mettant leur voix plus en relief. Le chœur *Tenebræ factæ sunt*, de Michael Haydn, rappelle, par sa texture classique, les compositions de Palestrina, le maître des maîtres dans ce domaine. Quant à l'*Ouverture de fête* de Reinecke, sa facture peu soignée ne la désigne pas à l'attention.

Nous avons constaté avec plaisir que le *Chœur d'hommes* a été à la hauteur de sa tâche; l'ensemble, la précision et le fondu des voix sont une preuve de son travail. N'oublions pas son dévoué directeur, M. Langenhan, auquel revient une bonne part du succès. A. B.

Bottes et bottines. — Pour empêcher les bottes et les bottines de se rétrécir après avoir été trempées par une forte pluie, il y a un moyen bien simple et bien pratique à la campagne. Il suffit de remplir les bottines d'avoine. (*Jeune Ménagère*).

THÉÂTRE. — Dimanche 11 mars, exceptionnellement, le grand succès populaire : **La Dame aux Camélias**, pièce en 5 actes d'Alexandre Dumas fils.

Le spectacle commencera par **Le Passant**, drame en un acte, par François Coppée.

On annonce, pour mardi 13 mars, une représentation théâtrale, donnée par la **Muse lausannoise**, avec le concours de la *Fanfare de la Colonie française*. Le programme de cette soirée, excessivement varié et attrayant, en assure le succès.

Boutades.

A la porte d'un cimetière de Paris, au retour d'un enterrement, le cortège entre chez le marchand de vins. L'héritier, qui offre une tournée, offre du vin à seize sous.

— Est-il bon, au moins, demande-t-il au marchand.

— Oh! monsieur, il ferait revenir un mort!

L'héritier, après un regard inquiet vers le cimetière :

— Hé! pas de bêtises... emportez-moi ça!

Un industriel parisien a fait placarder un peu partout une immense affiche-reclame prônant une nouvelle liqueur; sur cette affiche sont représentés deux personnages, un monsieur et une dame, qui, assis à une table, dégustent la susdite liqueur.

L'auteur de l'affiche a eu l'idée de prêter au dégustateur exactement les traits de M. Carnot et, afin qu'aucun doute ne fût permis, il a inscrit sur la nappe qui recouvre la table le chiffre du président de la République.

La chose, pourtant fort innocente, a

déplu en haut lieu; sur les ordres les plus formels venus de l'Elysée, le ministre de l'intérieur a prescrit de faire recouvrir d'un morceau de toile peinte la tête des personnages représentés sur l'affiche.

Voyez - vous ces deux personnages sans tête, buvant leur petit verre!...

Un instituteur donnant une leçon d'arithmétique, disait :

— On ne peut additionner ensemble que des choses de même nature. Ainsi on ne peut additionner un mouton et une vache. Cela ne ferait ni deux moutons ni deux vaches.

— Mais, m'sieu, interrompt un gamin, chez nous, on additionne un litre de lait et un litre d'eau et cela fait cependant deux litres de lait.

— Moi, dit la marquise de S..., je ne comprends que la valse à deux temps.

— Moi, je ne puis souffrir que celle à trois temps, repartit la jolie comtesse de V...

— Il n'y a, croyez-m'en, qu'une valse vraie, reprit en souriant le prince de N..., le plus aimable des septuagénaires, c'est la valse à vingt... ans!

— Tiens, ce cher docteur! Comment va?

— Pas mal, et vous?

— Mais fort bien, docteur, comme vous voyez. J'ai une santé à toute épreuve.

— Faut soigner ça!

L. MONNET.

CAUSERIES du CONTEUR VAUDOIS

Première série, augmentée de plusieurs morceaux et ornée de vignettes. En vente au bureau du journal. Prix 2 fr.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrement.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27,70. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 48,50. — Canton de Genève 3 % à fr. 108,25. De Serbie 3 % à fr. 78,—. — Bari, à fr. 55,75. — Barletta, à fr. 44,40. — Milan 1861, à 35,40. — Milan 1866, à fr. 10,50. — Venise, à fr. 24,—. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 107,80. — Bons de l'Exposition, à fr. 6,40. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 14,—. — Tabacs serbes, à fr. 11,25. — Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres. — J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud, 4, rue Pépinet, Lausanne. — Succursale à Lutry. — Téléphone. — Administration du *Moniteur Suisse des Tirages Financiers*.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.